

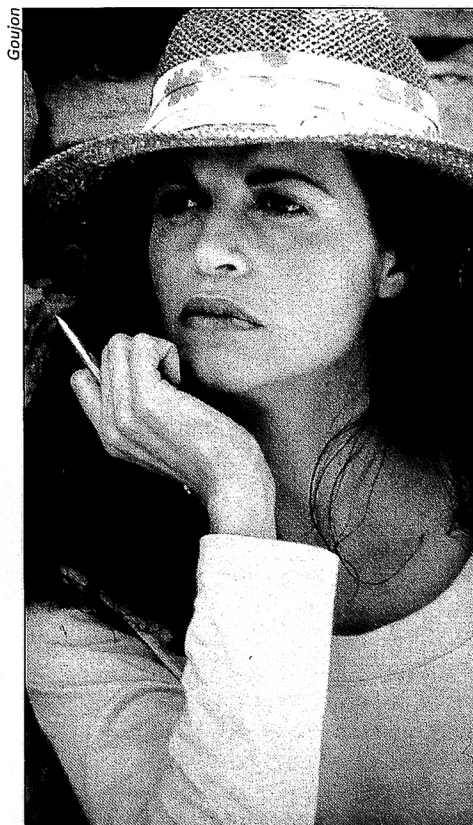
Le cinéma de l'Est, prince de Locarno

Passé de l'assistance étatique à la loi du marché, le cinéma de la CEI est en plein chambardement. Ce qui ne l'empêche pas de rafler l'or et l'argent.

Via les écrans du festival du film de Locarno, les regards étaient cette année tournés vers l'Est, et plus précisément vers la CEI. Dès l'ouverture, la cinéaste belge Chantal Ackerman avait donné le ton, en présentant son périple vers Moscou, dans un «*monde au bord du gouffre*». Un film sans commentaire, sobrement intitulé «*D'Est*». Dans la section des Léopards de demain défilèrent ensuite pas moins de 32 courts et moyens métrages en provenance de presque tous les Etats de l'ex-URSS. Enfin, au dernier jour du concours, le choix du jury confirma la tendance. Le Léopard d'or allait à «*Ma vie sur le bicorne*», d'Ermekek Shinarbaev (déjà convoité par les sélectionneurs de Cannes et Venise) et le Léopard d'argent à «*Poussé à la limite*», de Dito Tsintsadze. Le premier vient du Kazakhstan, le second de Géorgie.

Art forcément coûteux, le cinéma a vite ressenti les conséquences de l'effondrement des structures communistes. Selon le critique Andreï Plakhov, ancien secrétaire général de l'Union des cinéastes rencontré à Locarno, «*on est passé en moins de cinq ans d'une situation où l'Etat était à la fois censeur et financier à une situation où on a la liberté mais plus d'argent. Alors où le trouver? La question est nouvelle pour les réalisateurs russes.*» Par nécessité, ceux-ci apprennent alors à jongler avec les producteurs, les investisseurs privés, les sponsors. Ils découvrent aussi le système de coproduction avec l'étranger. Mais cette nouvelle situation ne va pas sans inquiéter certains journalistes russes qui parlent de «*situation tragique*», de «*septième art paralysé*». Pour Andreï Plakhov, plus serein, «*la pression commerciale a remplacé la pression idéologique. Dans les deux cas, on trouve le même petit pourcentage de bons films.*»

Reste que les changements politiques ont entraîné des changements de valeurs, de thèmes et d'options esthétiques. «*En*



Anna Galiena dans «*L'écrivain public*», de Jean-François Amiguet

Zoom sur le palmarès

Dans les pronostics des critiques et des spectateurs assidus, trois films apparaissent fréquemment. «*Travolta et moi*» de Patricia Mazuy, qui raconte un amour adolescent dans les années 70, a finalement reçu le Léopard de bronze. «*Bahji on the Beach*», comédie sur l'Angleterre vue par une communauté de femmes indiennes, a valu à Gurinder Chadha un prix du jury œcuménique. Enfin, «*L'écrivain public*», de Jean-François Amiguet, qui esquisse avec une extrême sensibilité les incertitudes sentimentales d'un couple en rupture, a obtenu une mention spéciale ainsi que le prix du jury des jeunes.

voulant être commerciaux, de plus en plus de films deviennent vulgaires en introduisant des séquences érotiques et violentes. Ou alors, pour obtenir une coproduction, de nombreux réalisateurs font des compromis artistiques en voulant plaire à l'étranger.» Un peu coincés entre les attentes artistiques de l'Ouest (notamment dans les festivals) et les nouvelles demandes de leur public qui a découvert à la télé l'ivresse des films hollywoodiens et des soaps brésiliens, les jeunes réalisateurs «*post-soviétiques*» savent au moins ce qu'ils ne veulent plus. «*Ils veulent ne plus entendre parler politique, être indépendants*, explique Plakhov. *On le voit dans les films. Notre cinéma est moins engagé socialement qu'avant. On préfère les jeux esthétiques. On aborde aussi les questions existentielles, privées, en réaction aux années précédentes. C'est un nouveau souffle pour une nouvelle génération.*»

En évoquant dans son film le vide moral de son jeune «*héros*» qui fume des joints, boit des bières et écoute la Callas, Ermekek Shinarbaev se défend d'avoir voulu faire un film «*sur la jeunesse actuelle du Kazakhstan*», à tendance sociologique. Il a préféré réaliser un film «*sur la vie d'un homme*», ce qui, selon lui, est certainement plus responsabilisateur. C'est à peu près le même souci que l'on retrouve chez Dito Tsintsadze. En suivant les indécisions de son héros dans le contexte d'une guerre civile imminente, le réalisateur géorgien déclare n'avoir pas cherché à faire un film politique et ne pas traiter d'un pays en particulier. Son idée était de montrer que «*chaque vie humaine est cent fois plus importante et plus précieuse que n'importe quelles convictions politiques ou religieuses*». En primant ces deux films, le jury de Locarno a peut-être aussi indiqué des balises pour le cinéma de la CEI en pleine tourmente.

Pierre-Yves Borgeaud